Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 71 (1983)

Heft: [1]

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Etudes féminines et recherche féministe

Il existe désormais un féminisme universitaire : les femmes y révisent les lois du savoir

La recherche féministe est l'une des conséquences du mouvement des femmes — ou néo-féminisme — des années 70. Des groupes de conscience, ces groupes informels où l'on « racontait nos vies » a surgi la possibilité de désigner par son nom l'origine du malaise des femmes : le patriarcat.

Remise en question des rôles masculins et féminins, remise en question des modes de vie, remise en question des conditionnements hérités de la séculaire division sexuelle du travail, bref, nous avons assisté, ces dernières années, à un véritable bouleversement social. Mais ce n'était pas suffisant. Pour analyser, comprendre, et faire avancer la cause féministe, il a fallu remonter plus loin encore, en décortiquant les sciences — exactes et humaines — pour en extirper la partialité masculine dans laquelle elles furent forgées. Il fallait construire une nouvelle science, qui tienne compte des femmes, en tant qu'acteur social, qui tienne compte de la partialité féminine, du regard féminin sur le monde. C'est ce qu'on appelle en anglais les **Women Studies** (d'abord créées aux Etats-Unis), en français les Etudes féminines ou encore Recherche et Enseignement relatifs aux femmes.

Le terme d'Etudes féminines a l'inconvénient de ne pas faire la distinction, justement, entre recherche et enseignement. Et la confusion est sans doute entretenue du fait que tous deux, enseignement comme recherche, connotent le même cadre de référence : l'université. Car c'est bien d'enseignement supérieur et de recherche académique dont nous parlons.

Dans ce dossier, c'est de l'aspect recherche que nous allons traiter, pour deux raisons. D'abord, l'enseignement universitaire relatif aux femmes est peu développé en Suisse. A notre connaissance, il n'existe que la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education de l'Université de Genève qui offre un cours régulier centré sur une problématique relative aux femmes. Ensuite, le récent Congrès « Femmes et Sciences » tenu à Berne les 27 et 28 novembre 1982 nous a permis de prendre le pouls des recherches féministes en Suisse.

Qui, quoi, comment, pourquoi ?

Toute recherche présuppose un certain nombre de questions auxquelles il faut s'atteler avant même d'entrer dans le vif du sujet. Ces questions sont : qui fait l'étude (sujet de la recherche), sur quoi porte l'étude (objet de la recherche), comment la fait-on (méthode), et pourquoi (but) ?

Bien que nouvellement créée, la recherche féministe a déjà varié dans les réponses qu'elle a données, au cours de ces dernières années, à ces questions. On distingue trois temps de la recherche, qui aujourd'hui se superposent encore, mais qui sont apparus les uns après les autres dans l'histoire (encore jeune) de la recherche féministe. Un premier temps que l'on pourrait appeler « à la recherche de l'héritage culturel perdu », un deuxième temps « à la recherche d'une science humaine », et, enfin, « à la recherche d'un nouveau regard ».

A la recherche de l'héritage culturel perdu

Les femmes sont absentes de la science parce qu'on les en a exclues. Nous allons montrer qu'elles existent bel et bien mais qu'on les a ignorées. Tel est le point de vue des pionnières de la recherche féministe. On fouille l'histoire pour retrouver des femmes qui, par leur personnalité, ont marqué leur époque, bien que leurs traces soient enfouies sous la chape du temps. Dans ce premier temps de la recherche féministe, les historiennes donnent une existence à celles qui n'ont jamais existé aux yeux de l'histoire. C'est l'époque, aussi, où l'on tente de montrer que l'histoire avec un grand H n'a pas pu se faire — et ne s'est pas faite — sans les femmes. A l'école, nous avons appris l'histoire des grands hommes, les hauts faits de quelques héros, qui ont joué un rôle politique important. La politique, c'est l'espace public, celui dont les femmes ont été exclues, l'espace où se joue l'histoire. La sphère privée reste intouchée, le rôle des femmes inexistant (sauf pour quelques libidineux qui attribuent la palme de l'influence politique à telle grande maîtresse ou telle petite soubrette selon la qualité du bâtard qu'elles auront conçu avec le roi). Pour les 99,9 % restant de la population féminine, rien, pas un mot. Fouiller l'histoire, c'est retrouver la mémoire collective des femmes, c'est écrire une autre histoire. C'est faire entre la quotidienneté dans les interstices qui relient une guerre à son traité de paix et le traité de paix à la guerre suivante.

L'histoire n'est pas la seule discipline à recevoir les coups de boutoir de la recherche féministe. Sociologues, psychologues, anthropologues, politologues, économistes, juristes, géographes, pédagogues, etc., bref, toutes les « chercheuses » féministes en sciences humaines emboîtent le pas et privilégient les femmes comme objet d'étude. C'est ce que Colette Guillaumin appelle un « paradoxal progrès » puisque « devenir un objet dans la théorie était la conséquence nécessaire de devenir un sujet dans l'histoire »([1]).

A la recherche d'une science humaine

Faire ressortir les femmes dans l'histoire et dans la société est une première étape. Dans un deuxième temps, il faut analyser, pour le comprendre, afin de le dépasser, le mécanisme de l'oppression. Il ne s'agit plus tant d'étudier les femmes en tant que telles, mais plutôt d'envisager comment la science masculine a interprété La Femme. Car la « nature féminine », qui a tant servi pour justifier la domination d'un sexe sur l'autre, n'est rien d'autre qu'une interprétation de ce que La Femme devrait être, autrement dit, de ce que les hommes voudraient qu'elle soit. Or, la femme n'est pas un concept en soi, c'est l'éternel féminin qui est le concept. Par contre, il y a *des* femmes, qui répondent à un certain nombre de caractéristiques communes, caractéristiques à partir desquelles on leur a tracé un destin (évidemment naturel).

Le deuxième temps de la recherche féministe ouvre des perspectives infinies car ce qui caractérise l'évolution de la recherche, c'est une autre manière de poser les questions, et la possibilité de poser d'*autres* questions. Le célèbre ouvrage dirigé par Evelyne Sullerot intitulé « Le fait féminin » avait pour sous-titre « Qu'est-ce qu'une femme ? ». « En effet, qu'est-ce que c'est que ce machin-là ? » répond Emmanuèle de Lesseps, qui poursuit : « Femme toujours objet. Objet d'étude. Ce n'est pas le questionnement sur nous, sur moi, c'est le type de question qui me gêne déjà. Moi je me demande : que faisons-nous ? Où sommes-nous ? Qu'est-ce qu'on fait ? Que voulons-nous ? Et aussi : qu'est-ce que *je* fais, etc. »(2).

Mais les nouvelles questions engendrent de nouvelles réponses. Surgit alors, pour les chercheuses, une difficulté supplémentaire : le manque d'instruments, d'outils d'analyse adéquats. Le corollaire d'une science faite jusqu'à présent par les hommes est que les concepts utilisés ont été construits en fonction des hommes ou, plus exactement, en fonction d'une société patriarcale. Prenons l'exemple du travail ménager.

Composante essentielle de la condition féminine, indispensable à la bonne marche de la société, le travail ménager n'est reconnu comme un travail que depuis peu. Mais surtout, ce sont les néo-féministes qui, « pour la première fois dans l'histoire, ont posé la question du travail ménager comme problème **théorique** »(3). L'objet d'étude n'est plus la ménagère, mais le travail effectué par la personne qui le fait.

Illustration « Femmes d'Europe »

A la recherche d'un nouveau regard

Une question en engendre une autre. La recherche d'un nouveau regard est une manière de répondre à l'interrogation « Que voulons-nous ? » (et non pas « Qu'est-ce qu'elles veulent ? »). Le troisième temps de la recherche féministe est un temps de redéfinition et de clarification. Rappelons que ces trois moments que nous avons identifiés, s'ils sont apparus successivement, continuent, aujourd'hui, de coexister et de s'enrichir les uns les autres.

Lors de la Conférence internationale tenue à Montréal en juillet 1982 sur « La recherche et l'enseignement relatifs aux femmes », les positions des femmes des pays industrialisés variaient quant aux réponses à donner aux quatre questions que nous avons posées plus haut. Qui peut — et doit — faire la recherche ? Seulement les femmes puisqu'elles seules peuvent parler avec le vécu de l'oppression ? Ou les femmes et les hommes pour autant qu'ils visent à abolir l'oppression ? Sur quoi porte l'étude ? La réalité dans laquelle s'insère le rapport de domination ou la réalité des femmes ? Comment opérer la recherche ? A Montréal, un consensus s'est dégagé quant à l'insuffisance des méthodes à disposition pour faire avancer la recherche. La redéfinition de nouvelles méthodes applicables aux objets de la recherche féministe ne fait que commencer. Enfin, pourquoi faire de la recherche relative aux femmes ? La différenciation des réponses, ici, dépend de la priorité que l'on se donne : on fait de la recherche pour faire avancer la science dans une perspective féministe afin de contribuer à la libération des femmes, ou, à l'inverse, pour contribuer à la libération des femmes en enrichissant la science d'un regard féministe.

Cette dernière question en amène une autre : pour qui fait-on la recherche ? Pour les femmes ou pour le genre humain ?

Pour notre part, le fond du débat, et la perspective dans laquelle il faut situer la recherche féministe, se rapportent au concept d'identité : « Le statut scientifique de la recherche relative aux femmes tire son origine de ce qu'elle se constitue comme recherche de l'identité et sur l'identité ; les femmes s'instituent comme femmes dans leur histoire et, pour elles, *le désir de savoir est un désir d'être* ».(4)

Toute la question est : « Quel sens voulons/pouvons-nous donner aux équations être = avoir, être = faire, être = pouvoir, à partir desquelles s'organise la trame sociale du monde moderne ? »(5).

Page suivante :
Le congrès de Berne

(1) Colette Guillaumin, Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées, in **Sociologie et Sociétés,** Vol. XIII, No 2, 1981, Presses de l'Université de Montréal.

(2) Emmanuèle de Lesseps, Le fait féminin et moi ?, in **Questions féministes,** No 5, février 1979, Ed. Tierces.

(3) Christine Delphy, Travail ménager ou travail domestique ?, **in** Les femmes dans la société marchande, sous la direction d'Andrée Michel, PUF, 1978.

(4) Rapport présenté par le C.E.F.U.P. : Les femmes et la recherche dans la région, BIEF, No 7-8, cité par Gloria Bonder (note 5).

(5) Gloria Bonder, Les études relatives à la femme et la critique épistémologique des paradigmes des sciences humaines, **in** Document des communications présentées au colloque international sur la recherche et l'enseignement relatifs aux femmes, Montréal, 26 juillet - 4 août 1982.

Congrès de Berne : les femmes et la science ou la science des femmes ?

Fin novembre 1982 s'est tenu à Berne le 4e Congrès national « Femmes et science ».

Nous étions une centaine. Beaucoup d'universitaires, les unes étudiantes, les autres dans le corps enseignant ou insérées dans des équipes de recherche. Mais aussi des femmes travaillant dans d'autres lieux, chez elles ou à l'extérieur, et que leur engagement féministe avait réunies là. Thème de cette année : « Forces des faiblesses féminines ou faiblesses des forces féminines ? »

La recherche relative aux femmes en Suisse suit, sous bien des aspects, le modèle général : née du mouvement des femmes, elle en constitue le bras éducatif. Mais elle est aussi déterminée par les caractéristiques helvétiques : plurilinguisme et régionalisme. Le dialogue entre Alémaniques et Romandes est un dialogue entre majoritaires et minoritaires unies dans une cause commune : le féminisme.

Si nos références culturelles sont, respectivement, plutôt germanophones ou plutôt francophones, une attitude similaire semble se dessiner par rapport aux recherches américaines quantitatives : utiles comme point d'appui pour alimenter une question, elles ne constituent pas une référence de pensée. En outre, les **Women's Studies** (recherche **et** enseignement) telles qu'elles sont organisées, sont, selon Judith Jánoska, un piège : « La science féministe court à l'échec si elle se constitue en ghetto. (...) On — les femmes — souhaite même la création d'une institution spécifique à l'intérieur du monde scientifique dominé par les hommes : les **Women's Studies.** Qu'est-ce que cela signifie ? Indépendamment du devoir, assurément nécessaire, d'étudier les conditions dans lesquelles on peut mettre en œuvre la libération des femmes, c'est le meilleur moyen de réduire encore une fois leur place dans le domaine des sciences. Pour reprendre une formule courante parmi les féministes, elles se font à elles-mêmes ce que les autres leur font : à cause d'un prétendu intérêt spécifique, elles renoncent à s'occuper des questions sociales globales. Sur un autre plan, par ailleurs, elles en restent toujours à leurs fourneaux et abandonnent, aujourd'hui comme avant, le souci général avec le pouvoir aux hommes ».

La recherche féministe, de par son origine et les objectifs qu'elle s'est fixés, est indissociable des questions de stratégie, puisqu'elle vise à lever le joug de l'oppression des femmes.

La thèse développée par les deux historiennes Anne-Marie Stalder et Brigitte Schnegg à propos du mouvement féministe suisse du début du siècle concerne justement les choix stratégiques :

« Le mouvement des femmes du début de ce siècle se trouvait devant un choix historique. Pour légitimer ses revendications, il pouvait se référer ou bien à la position d'égalité du droit naturel et des droits de l'homme, ou bien à une anthropologie dualiste, qui veut valoriser le principe féminin dans la société. Nous considérons le fait que le mouvement féministe suisse dans sa majorité a choisi la deuxième position comme une des raisons principales de son manque d'impact.

Sous la forme de l'idéologie de la féminité, le dualisme a offert aux femmes une identité, qui leur a permis de formuler leurs revendications à l'intérieur du cadre traditionnel et toléré de leur rôle. En acceptant cette identité, les femmes ont pu se soustraire au procès pénible que représente la recherche d'une nouvelle identité et elles ont échappé à la vraie confrontation avec le patriarcat. Le prix en était l'échec de leur mouvement d'émancipation.

La réalisation de projets d'orientation dualiste s'est avérée plus facile dans la pratique politique du mouvement que la réalisation des revendications égalitaires, car les projets dualistes pouvaient compter sur le consentement latent du patriarcat (voir l'exemple de l'introduction de l'école ménagère). Il s'ensuit que le nombre de femmes organisées ayant une position combattive et radicale diminuait tandis que la majorité se contentait de demandes conformes à leur rôle ».

Tout autre registre avec les exposés d'introduction des Romandes. Parlant sur le thème « notre force, c'est notre faible résistance » (termes empruntés à la psychanalyste française Luce Irigaray), Anne-Marie Käppeli et Marcelle Hochstaetter ont suivi la voie des « autres questions » : « Quelle est notre part dans une parole des passions ? Dans quelle mesure nos prétendues faiblesses, à savoir notre souplesse, notre manque d'intérêt pour la hiérarchie, notre sensibilité, notre acceptation des différences, etc., peuvent-elles être les bases d'une nouvelle logique ? »

Les thèses défendues par les Suisses alémaniques et les questionnements des Romandes ont fusionné comme points de discussion dans les groupes de travail qui ont suivi les exposés.

Car l'affirmation des différences comme présupposé à la recherche ne va pas de soi. Du choix que l'on fait de revendiquer la différence découle le rapport que les femmes veulent entretenir avec le pouvoir. Les « faiblesses » féminines, tant qu'elles n'engendrent pas une autre logique, ne sont-elles pas une manière de refuser d'enrayer la machine du pouvoir en se déclarant délibérément « à côté » ? Dans ce sens, la thèse de Jánoska est intéressante, car en faisant de la solidarité active l'élément de base du mouvement des femmes, elle tente de créer un cadre possible pour une relation de lutte qui n'est pas celle de la rivalité.

Les problèmes débattus lors de la rencontre sont difficiles. Pour tenter de clarifier un certain nombre de points, le groupe « science féministe » de Berne avait, pour cette occasion, dessiné un projet de « Plate-forme pour la propagation de la science féministe ». Remarquable document de synthèse sur le sujet et excellent document de prospective, la plate-forme symbolise l'organisation parfaite de la rencontre. Déplacements d'un lieu à l'autre pour les plénières ou les groupes de travail, logement des participantes, respect des horaires, le tout dans un climat de non-directivité, je félicite les organisatrices pour avoir su respecter cet équilibre si difficile. ●

Martine Grandjean

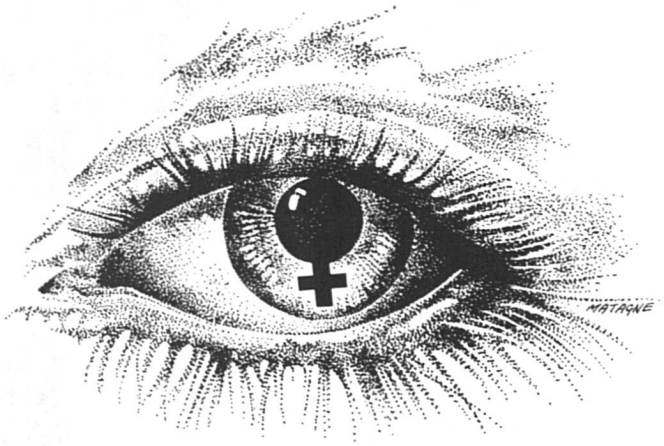

Illustration « Femmes d'Europe »